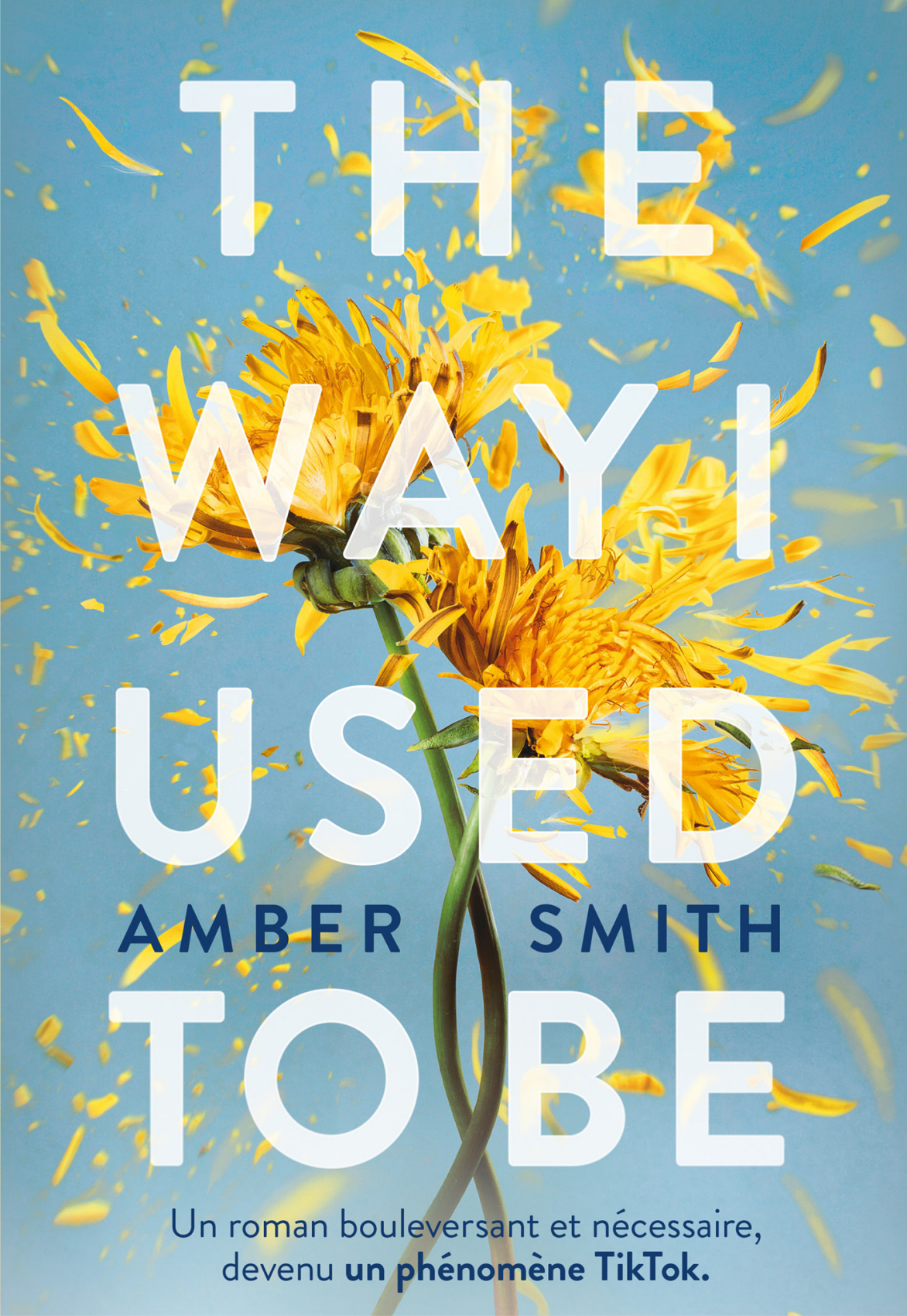




THE WAY I USED AMBER SMITH TO BE

Un roman bouleversant et nécessaire,
devenu **un phénomène TikTok.**

THE
WAY I
USED
TO BE

AMBER SMITH

THE
WAY I
USED
TO BE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Caroline Bouet*

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *The Way I Used to be*

Édition originale publiée en 2016 par MARGARET K. McELDERRY BOOKS,
une marque du département Simon & Schuster Children's Publishing
1230 Avenue of the Americas, New York, New York 10020

© Amber Smith, 2016, pour le texte

© Kevin Twomey, 2016, pour la photographie de couverture

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023, pour la traduction française

À Toi.
*À tous les « toi » qui ont eu un jour le sentiment
de devoir trouver de nouvelles façons d'être.*

PREMIÈRE

PARTIE

Année de troisième

Il y a des tas de choses que je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas entendu la porte se refermer. Pourquoi je n'avais pas verrouillé cette foutue porte, d'abord. Ou pourquoi je ne me suis pas rendu compte que quelque chose n'allait pas, n'allait cruellement pas, quand j'ai senti le matelas bouger sous son poids. Pourquoi je n'ai pas hurlé quand j'ai ouvert les yeux et que je l'ai vu ramper entre mes draps. Ou pourquoi je n'ai pas essayé de me battre contre lui quand j'avais encore mes chances.

Je ne sais pas combien de temps je suis ensuite restée allongée là à me dire : « Ferme bien les paupières, essaie... essaie simplement d'oublier. Essaie d'ignorer toutes les choses qui ne t'ont pas semblé normales, toutes les choses qui t'ont semblé ne plus jamais pouvoir paraître normales. Ignore ce goût dans ta bouche, la moiteur collante des draps, le feu qui irradie jusque dans tes cuisses, la douleur écœurante – cette chose qui t'a transpercée comme une balle de revolver pour finalement se loger au creux de tes tripes. » Non, j'ai peur de pleurer. Parce qu'il n'y a aucune raison de pleurer. Parce que ce n'était qu'un rêve, un mauvais rêve – un cauchemar. Pas réel. Pas réel. Pas réel. Je n'arrête pas de me le répéter : « Pas Réel Pas Réel Pas réel. » Répète, répète, répète. Comme un mantra. Comme une prière.

Je ne sais pas que ces images qui traversent mon esprit, ce film montrant une autre personne que moi, ailleurs, ne s'en iront jamais vraiment, ne cesseront jamais de passer, de me hanter. Je ferme les yeux une nouvelle fois, mais je ne peux rien voir, rien sentir, rien entendre d'autre : sa peau, ses bras, ses jambes, ses mains trop puissantes, son haleine sur moi, des muscles qui s'étirent, des os qui craquent, le corps qui casse, moi qui m'affaiblis, qui disparaïs. Ces choses-là – c'est tout ce qu'il y a.

Je ne sais pas combien d'heures s'écoulaient avant que je ne me réveille au son de la clameur habituelle du dimanche matin – le fracas métallique des casseroles et des poêles sur la cuisinière. Les odeurs de nourriture qui s'infiltraient sous ma porte – le bacon, les pancakes, le café de maman. La télé – fronts froids et systèmes dépressionnaires qui traverseront la région d'ici la mi-journée –, la chaîne météo de papa. Bruits de lave-vaisselle en marche. Le ouaf-ouaf aigu du chien d'en face qui jappe certainement pour rien, comme toujours. Et puis le rythme quasi imperceptible d'un ballon de basket qui rebondit sur le bitume humide et le couinement de chaussures de sport qui se déplacent lentement dans l'allée. Notre stupide petite banlieue pavillonnaire endormie, semblable à toutes les autres stupides petites banlieues pavillonnaires endormies, se réveille la tête dans le pâté, indifférente à sa propre inconséquence, et, parce qu'elle redoute les corvées, la messe, les listes de choses à faire et le lundi matin, elle souhaite collectivement avoir un samedi de plus. La vie suit son cours, se contente de passer, défile comme d'habitude. Normale. Et je ne peux me défaire de ce savoir : que je me réveille ou non, la vie continuera à passer. Indécemment normale.

Je ne sais pas, tandis que je m'oblige à ouvrir les yeux, que les mensonges sont déjà en marche. Je tente de déglutir. Mais ma gorge est à vif. « On dirait une angine », me dis-je.

Je dois être malade, rien de plus. Je dois avoir de la fièvre. Je délire. Je n'ai pas les idées claires. Je touche mes lèvres. Elles me picotent. Et ma langue a un goût de sang. Mais non, ce n'est pas possible. Pas réel. Et donc, tout en regardant fixement le plafond, je pense : « Ça ne doit pas tourner bien rond là-dedans pour rêver de trucs pareils. De trucs aussi horribles. » Sur Kevin. Kevin. Parce que Kevin est le meilleur ami de mon frère, qu'il est comme mon frère. Mes parents l'adorent, comme tout le monde, même moi, et jamais Kevin... il ne pourrait jamais. Pas possible. Sauf qu'ensuite, j'essaie de bouger les jambes pour me mettre debout. Elles sont très endolories – non, fracturées, me semble-t-il. Et ma mâchoire me fait mal, l'impression d'avoir des caries plein la bouche.

Je ferme de nouveau les yeux. Prends une grande inspiration. Je tends les bras et touche mon corps. Pas de culotte. Je m'assieds trop vite et mes os gémissent comme si j'étais une vieille dame. J'ai très peur de regarder. Pourtant la voilà, ma culotte avec le jour de la semaine écrit dessus, roulée en boule par terre. Ma culotte « Mardi » même si on était samedi, parce que, eh bien, qui s'en apercevrait de toute façon ? C'est ce que j'ai pensé en l'enfilant hier. Et à présent, je sais avec certitude que ça s'est passé. Ça s'est vraiment passé. Au même moment, comme pour me le confirmer, la douleur au centre de mon corps, tout au fond de mes entrailles, recommence à me torturer. Je repousse les couvertures. Des bleus en forme de rotule recouvrent mes bras, mes hanches, mes cuisses. Et le sang – sur les draps, la couette, mes jambes.

Pourtant, c'était censé être un dimanche ordinaire.

J'étais censée me lever, m'habiller, et m'asseoir à la table du petit déjeuner avec ma famille. Et après le petit déjeuner, je devais filer dans ma chambre pour finir les devoirs

que je n'avais pas terminés vendredi soir, et accorder une attention toute particulière à la géométrie. Je devais répéter le nouveau morceau qu'on a appris à l'orchestre, téléphoner à ma meilleure amie, Mara, peut-être passer chez elle plus tard, et accomplir des dizaines d'autres tâches idiotes et insignifiantes.

Mais ce n'est pas ce qui va se passer aujourd'hui, je le sais tandis que, assise dans mon lit, je regarde avec incrédulité ma peau tachée, et que ma main tremble quand je la plaque contre mes lèvres.

On frappe deux fois à la porte de ma chambre. Je sursaute.
– Edie, t'es réveillée? crie la voix de ma mère.

J'ouvre la bouche, mais on dirait que quelqu'un a versé de l'acide chlorhydrique dans ma gorge et que je ne pourrai plus jamais parler. *Toc, toc, toc.*

– Eden! Petit déjeuner!

Ni une ni deux, je tire sur ma chemise de nuit pour la faire descendre le plus bas possible, mais elle aussi est maculée de sang.

– Maman? réussis-je enfin à répondre d'une horrible voix éraillée.

Ma mère entrebâille la porte. Elle jette un coup d'œil dans ma chambre, et ses yeux repèrent immédiatement le sang.

– Oh, mon Dieu! s'écrie-t-elle.

Elle se glisse dans la pièce en s'empressant de refermer la porte derrière elle.

– Maman, je...

Mais comment suis-je censée dire les mots, les pires mots, ceux qui, je le sais, doivent être prononcés?

– Oh, Edie!

Elle soupire, tourne la tête vers moi avec un sourire triste.

– Ce n'est pas grave.

– Qu...

Je suis incapable de poursuivre. Comment ça peut ne pas être grave, dans quel monde n'est-ce pas grave ?

– Ça arrive parfois quand on ne s'y attend pas.

Elle papillonne dans ma chambre, range, me regarde à peine tandis qu'elle m'explique les règles, le calendrier, les jours qu'il faut compter.

– Ces choses-là arrivent à tout le monde. Voilà pourquoi je t'ai dit qu'il fallait noter. Ça permet d'éviter ce genre de... surprises. Ça te permet d'être... préparée.

Ah ! Elle pense que c'est ça, donc.

Bon, j'ai vu suffisamment de téléfilms pour savoir qu'on est censé le dire. On est censé le dire, putain, un point c'est tout.

– Mais...

– Pourquoi tu ne filerais pas sous la douche, ma chérie ? me coupe-t-elle. Je vais m'occuper de ce... euh...

Avec son bras, elle décrit un grand cercle au-dessus de mon lit tout en cherchant le mot juste.

– ... ce bazar.

Ce bazar. Oh, bon sang, c'est maintenant ou jamais. Maintenant ou jamais. C'est maintenant.

– Maman...

– Y a pas de honte à avoir, dit-elle en riant. Ce n'est rien, vraiment, je t'assure.

Elle se tient au-dessus de moi, plus grande que jamais, et me tend mon peignoir sans remarquer la culotte « Mardi » roulée en boule à ses pieds.

– Maman, Kevin..., je commence, mais son nom dans ma bouche me donne envie de vomir.

– Ne t'inquiète pas, Edie. Il est dans la cour avec ton frère. Ils jouent au basket. Et ton père est scotché à la télé, comme d'habitude. Personne ne te verra. Vas-y. Enfile ça.

En la regardant, je me sens vraiment petite. Et la voix de

Kevin se déplace comme une tornade dans ma tête, me chuchote, son haleine sur mon visage : « Personne ne te croira jamais. Tu le sais bien. Personne. Jamais. »

Et puis, ma mère agite le peignoir devant moi, me proposant un mensonge que je n'ai même pas eu à imaginer. Elle commence à avoir ce regard, ce regard impatient qui dit : « C'est les fêtes et j'ai d'autres chats à fouetter. » Clairement, il est temps pour moi de bouger afin qu'elle nettoie ce bazar. Et clairement, personne ne m'entendrait. Personne ne me verrait – il le savait. Il a suffisamment traîné chez nous pour savoir comment ça fonctionne dans cette maison.

J'essaie de me lever sans donner l'impression que tout mon être est cassé. Je pousse du pied la culotte « Mardi » sous le lit afin que ma mère ne la retrouve pas et ne se pose pas de questions. Je prends mon peignoir. Je prends le mensonge. Quand je me retourne vers ma mère, que je la regarde rassembler dans ses bras les draps souillés (la preuve), bizarrement, j'ai conscience que si ça ne sort pas maintenant, ça ne sortira jamais. Parce qu'il avait raison : personne ne me croira jamais. Bien sûr que non. Jamais.

Dans la salle de bains, j'enlève soigneusement ma chemise de nuit avant de la tenir à bout de bras pour en faire une boule que je jette dans la poubelle sous le lavabo. J'ajuste mes lunettes et m'examine de plus près. Sur ma gorge, il y a quelques marques discrètes en forme de doigts. Mais elles sont minimes, vraiment, comparées à celles qui parsèment le reste de mon corps. Pas de bleus sur mon visage. Seulement cette cicatrice de cinq centimètres au-dessus de mon œil gauche, qui remonte à mon accident de vélo deux étés auparavant. Mes cheveux sont légèrement pires que d'habitude, mais globalement, je suis pareille – ça passe.

Lorsque je sors de la salle de bains, la chair à vif mais

toujours sale après avoir frictionné mon corps vigoureusement comme si ces bleus pouvaient disparaître au lavage, il est là. Assis à ma table, dans ma salle à manger, avec mon frère, mon père, ma mère, en train de siroter mon jus d'orange dans mon verre – sa bouche sur un verre dont je devrai me servir un jour. Sur une fourchette qu'il sera bientôt impossible de distinguer des autres. Ses doigts non seulement sur chaque centimètre de moi, mais sur tout : cette maison, ma vie, le monde... tout est contaminé par lui.

Caelin lève la tête et plisse les yeux alors que je me rapproche prudemment de la salle à manger. Il le voit. Je savais qu'il le verrait tout de suite. Si quelqu'un devait le remarquer – s'il y avait bien quelqu'un sur qui je pouvais compter –, c'était mon grand frère.

– Qu'est-ce qui t'arrive? T'as l'air stressé, lance-t-il.

Il a deviné parce qu'il me connaît mieux que je ne me connais moi-même.

Je reste donc où je suis en attendant qu'il règle le problème. Qu'il pose sa fourchette, se lève, me prenne à part, m'entraîne dans le jardin et exige de savoir ce qui ne va pas, exige de savoir ce qui s'est passé. Je lui raconterais alors ce que Kevin m'a fait, et il me sortirait un de ses trucs de grand frère, genre : « T'inquiète pas, Edie, je m'en occupe. » Comme il le faisait chaque fois que quelqu'un m'embêtait. Ensuite, il se précipiterait dans la maison et poignarderait Kevin à mort avec son couteau à beurre.

Mais il se passe tout autre chose.

Il se passe qu'il reste assis sans rien faire. Me regarde. Puis, doucement, sa bouche se contorsionne en un sourire narquois, notre sourire d'aparté, et il attend que je lui rende la pareille, que je lui fournisse un indice ou que j'éclate de rire parce que j'essaie peut-être de me payer secrètement la tête de nos parents. Il attend de piger. Mais il ne pige pas. Alors

il se contente de hausser les épaules, baisse les yeux vers son assiette et coupe un gros morceau de pancake. La balle se loge un peu plus profond dans mon ventre. Je reste debout dans le couloir, pétrifiée.

– Sérieux, qu'est-ce que tu regardes comme ça ? marmonne-t-il la bouche pleine, de ce ton de frère aîné sous-entendant « t'es la personne la plus stupide de la terre » qu'il a perfectionné au fil des ans et que je connais bien.

Pendant ce temps-là, Kevin lève à peine les yeux de son assiette. Aucun regard menaçant. Aucun geste d'avertissement, rien. Comme s'il ne s'était rien passé, je dirais. Cette même indifférence froide qu'il a toujours manifestée à mon égard. Comme si je n'étais toujours que la petite sœur de Caelin, la pauvre naze avec ses cheveux en bataille et ses taches de rousseur, la fille de troisième invisible, passionnée de musique et membre d'un orchestre, qui leur colle aux basques en traînant son étui à clarinette derrière elle. Mais je ne suis plus cette fille-là. Cette fille qui était terriblement naïve et idiote – le genre de fille capable de laisser un truc pareil lui arriver.

– Allez, Minnie, dit papa en m'appelant par mon surnom.

Minnie comme la souris, parce que je suis si discrète.

– Assieds-toi. C'est en train de refroidir, ajoute-t-il en montrant la nourriture sur la table.

Tandis que moi, leur fille-souris, avec mes lunettes de travers qui glissent sur mon nez, je me tiens devant eux, à nu devant huit yeux scrutateurs qui attendent que j'interprète mon rôle, je finis par comprendre ce qui se joue depuis le début. Les quatorze années précédentes n'ont été qu'une répétition générale pour me préparer à savoir bien la fermer maintenant. D'ailleurs Kevin me l'a dit, avec ses lèvres qui touchaient presque les miennes, il a murmuré les mots : « Tu vas fermer ta gueule. » Hier soir, c'était un ordre, un

commandement, mais aujourd'hui, c'est simplement la vérité.

Je remonte mes lunettes sur mon nez. Et, avec la boule au ventre, une sorte de trac, je me déplace lentement, prudemment. J'essaie d'agir comme si chaque partie de mon corps, à l'intérieur et à l'extérieur, ne palpitait pas, ne pulsait pas. Je prends place à côté de Kevin, comme je l'ai fait lors d'innombrables repas de famille. Parce qu'il faisait partie de la famille, comme le répétait maman, encore et encore. Il était toujours le bienvenu. Toujours.

Après le petit déjeuner, la maison est totalement silencieuse. Caelin et Kevin sont partis jouer au basket avec d'anciens coéquipiers du lycée. Papa est allé chercher une clé spéciale au magasin de bricolage pour installer le pommeau de douche qu'il a offert à maman pour Noël. Et maman est dans sa chambre, occupée à écrire des cartes de vœux.

Assise dans le salon, je regarde par la fenêtre.

La guirlande électrique multicolore de Noël qui orne le garage clignote bêtement dans la lumière grise du matin. Les nuages s'empilent les uns sur les autres à l'infini et le ciel se referme sur nous. Chez les voisins, au centre de la pelouse blanche, un père Noël géant presque complètement dégonflé se balance d'avant en arrière à un rythme lent et maladif de zombie. On dirait cette scène du *Magicien d'Oz* où tout passe du noir et blanc à la couleur. Sauf que là, c'est plutôt l'inverse. Comme si j'avais toujours cru que les choses étaient en couleurs alors qu'en fait, elles étaient en noir et blanc. Je le vois à présent.

– Tu vas bien, Edie ?

Les mains chargées d'enveloppes, maman fait soudainement son apparition dans la pièce.

Je lui réponds par un haussement d'épaules, mais je crois qu'elle ne le remarque même pas.

Je regarde une voiture griller le stop au coin de la rue sans que son conducteur prenne réellement la peine de lever les yeux pour voir s'il y a quelqu'un. À ce qu'il paraît, quand les gens ont un accident de voiture, c'est souvent à moins d'un kilomètre de chez eux. Peut-être est-ce parce que tout est tellement familier qu'on ne fait plus vraiment attention. On ne remarque pas le petit truc différent, qui ne va pas, qui est bizarre ou dangereux. Et je songe que c'est peut-être ce qui vient juste de m'arriver.

– Tu sais ce que je pense ? me demande-t-elle de ce ton qu'elle emploie avec moi depuis le départ de Caelin pour la fac cet été. Je pense que tu en veux à ton frère de ne pas avoir passé assez de temps avec toi pendant son séjour ici.

Elle n'attend pas que je lui dise qu'elle se trompe. Elle continue de parler. Elle n'attend pas que je lui dise que c'est elle qui en veut à Caelin de ne pas passer plus de temps à la maison.

– Je sais que tu aimerais qu'il n'y ait que vous deux. Comme avant. Mais il grandit, vous grandissez tous les deux, d'ailleurs. Il est à la fac, maintenant, Edie.

– Je sais que...

– C'est normal qu'il ait envie de revoir ses amis lorsqu'il revient ici, me coupe-t-elle.

À vrai dire, tous les trois, on ne sait pas comment interagir sans Caelin. C'est comme si soudain, on était devenus des étrangers. Caelin était notre ciment. Il nous donnait un but – une raison, une façon d'être ensemble. Si on ne l'encourage plus pendant ses matchs de basket, qu'est-ce qu'on est censés faire ensemble ? À quoi sont censées ressembler nos discussions à table s'il ne nous abreuve pas de ses activités quotidiennes ? Ce n'est certainement pas moi qui vais pouvoir le remplacer ; tout le monde le sait. Car bon sang, comment pourrais-je rivaliser avec l'incessante et formidable

tornado d'enthousiasme qu'est Caelin McCrorey ? Au début, je croyais qu'il fallait seulement qu'on s'ajuste. Mais en fait, nous trois, on est vraiment comme ça. Papa est perdu sans un autre mec à ses côtés. Maman ne sait pas quoi faire de sa vie sans Caelin pour accaparer tout son temps et toute son attention. Et moi, j'ai juste besoin de retrouver mon meilleur ami. C'est simple, et pourtant, très compliqué.

– Ça ne te ferait pas de mal de t'ouvrir un peu, d'ailleurs, poursuit-elle en battant la pile d'enveloppes qu'elle a dans les mains comme s'il s'agissait d'un jeu de cartes. De te faire de nouveaux amis. C'est officiellement la nouvelle année.

Elle sourit. Moi pas.

– Edie, tu sais, je trouve Mara géniale, elle a toujours été une super amie pour toi, mais on a droit à plus d'un ami dans la vie.

Je me lève et lui passe devant pour aller dans la cuisine. Je me verse un verre d'eau histoire de me concentrer sur un truc, n'importe quoi d'autre que ma mère, cette conversation vaine et le chapelet infini de pensées qui percutent mon esprit comme un train fou.

Elle se poste à côté de moi devant le plan de travail. Je sens qu'elle scrute mon profil. Ça me hérisse tellement que j'aimerais sortir de mon corps. Elle tend la main pour placer une mèche derrière mon oreille, comme elle le fait toujours. Mais je recule. Ce n'est pas intentionnel. Ou peut-être que si. Je ne sais pas trop. En revanche, je sais que je l'ai vexée. J'ouvre la bouche pour lui présenter des excuses, mais à la place, voilà ce qui sort :

– Il fait trop chaud ici. Je vais dehors.

– D'accord, dit-elle lentement, déconcertée.

Mes pieds s'éloignent d'elle à la hâte. Je prends mon manteau sur la patère à côté de la porte de derrière, j'enfile mes bottes et je sors dans le jardin. Je balaie la neige sur l'un des

sièges de la balançoire. Je sens les bleus sur mon corps enfler contre le bois froid et les chaînes en métal. Je veux simplement rester assise sans bouger pendant un instant, respirer, tâcher de comprendre comment les choses ont bien pu en arriver là. Tâcher de comprendre ce que je suis censée faire maintenant.

Je ferme très fort les yeux, j'entrelace mes doigts et, même si j'ai conscience de ne sans doute pas le faire aussi souvent qu'il le faudrait, je prie, je prie avec une ferveur inédite. Je prie pour que tout cela soit en quelque sorte annulé. Pour simplement me réveiller et qu'on soit de nouveau ce matin sauf que, cette fois-ci, il ne se serait rien passé hier soir.

Je me souviens m'être assise avec lui autour de la table. On a joué au Monopoly. Bref, rien de spécial. Rien n'avait l'air de clocher. En fait, il était sympa avec moi. Il se comportait comme si... comme s'il m'aimait bien. Comme si j'étais plus que juste la petite sœur de Caelin. Comme si j'étais une vraie personne. Une fille, pas simplement une gamine. Quand je suis allée me coucher, j'étais heureuse. Quand je suis allée me coucher, j'ai pensé à lui. Mais ensuite, ce dont je me souviens, c'est de m'être réveillée et qu'il me grimait dessus, avait sa main plaquée sur ma bouche et me murmurait : « lafermelafermelaferme ». Et que tout s'est passé très vite. Si tout cela pouvait n'être qu'un rêve, rien qu'un rêve dont je pourrais me réveiller, alors je serais encore en sécurité dans mon lit. Cela serait tellement plus logique. Et rien n'irait de travers. Rien ne serait différent. Je serais juste dans mon lit où rien de mal n'aurait jamais à se passer.

– Réveille-toi ! je crois que je murmure. Bon sang, réveille-toi. Réveille-toi, Edie !

– Eden ! m'appelle une voix.

Mes yeux s'ouvrent d'un coup. Mon cœur sombre tout au fond de mon estomac lorsque j'observe ce qui m'entoure.

Parce que je ne suis pas dans mon lit. Je suis dans le jardin, assise sur la balançoire, mes doigts nus sont engourdis, crispés autour des chaînes en métal.

– Tu fabriques quoi dans ton coin, tu réfléchis au sens de la vie ? me crie mon frère depuis la porte de derrière. Ça fait cent fois que je t'appelle !

Il se dirige vers moi à grands pas rapides et assurés. La neige fraîche cède facilement sous ses pieds. Je me redresse, pose mes mains sur mes genoux, et je m'efforce de ne pas laisser transparaître à quel point je me sens mal physiquement.

– Bon, Edie, commence Caelin en s'asseyant sur la balançoire d'à côté. Il paraît que tu es fâchée contre moi.

J'essaie de sourire, de m'imiter à la perfection.

– Je me demande bien qui a pu te raconter ça.

– Elle m'a dit que c'était parce que je ne passe pas assez de temps avec toi.

Son demi-sourire me laisse entendre qu'il la croit à moitié.

– Non, c'est pas ça.

– OK, ben, tu te comportes hyper bizarrement.

Il me donne un coup de coude et ajoute avec un sourire :

– Et pourtant j'ai l'habitude avec toi.

La voilà peut-être, l'occasion. Est-ce que Kevin me tuerait vraiment si je parlais – serait-il vraiment capable de le faire ? Oui, parfaitement. Il me l'a bien fait comprendre. Mais il n'est pas là. C'est Caelin qui est ici. Pour me protéger, pour être de mon côté.

Un sentiment d'urgence s'empare de moi.

– Caelin, s'il te plaît, ne pars pas demain. Ne retourne pas à la fac. Ne me laisse pas, d'accord ? Je t'en prie, je l'implore, presque en pleurs.

– Quoi ? demande-t-il, presque en riant. Ça sort d'où, ça ? Je dois y retourner, Edie, je n'ai pas le choix. Tu le sais.

– Si, si, tu as le choix. Tu pourrais suivre des cours ici, tu as décroché une bourse pour étudier ici, tu te souviens ?

– Mais je ne l’ai pas acceptée.

Il marque un temps d’arrêt et me regarde, comme en proie au doute.

– Écoute, je ne comprends pas ce que tu cherches à me dire, là. T’es sérieuse ?

– Je ne veux pas que tu t’en ailles, c’est tout.

– OK, juste pour rigoler, mettons que je reste. D’accord ? Réfléchis deux minutes : je suis censé faire comment, pour les cours ? On est en plein milieu de l’année. Toutes mes affaires sont là-bas. Ma copine est là-bas. Ma vie est là-bas, maintenant, Edie. Je ne peux pas tout laisser en plan et me réinstaller ici pour que, genre, on traîne ensemble.

– C’est pas ça que je te demande. Et ne me parle pas comme si j’étais une gamine, lui dis-je tout bas.

– Navré de te l’annoncer, mais tu es une gamine, Edie.

Il sourit, me tape dans l’épaule.

– Et t’as pensé à Kevin ? On est colocs. On partage une voiture. On partage des factures – tout. On dépend plus ou moins l’un de l’autre, en ce moment, Edie. Des trucs d’adulte. Tu vois ?

– Moi aussi je dépends de toi. J’ai besoin de toi.

– Depuis quand ? demande-t-il en riant.

– Y a rien de marrant. T’es mon frère, pas celui de Kevin, je lui crie presque d’une voix chevrotante.

– OK, OK.

Il roule des yeux.

– Visiblement, dans tes bonnes résolutions pour la nouvelle année, t’as abandonné l’idée d’avoir le sens de l’humour, lâche-t-il en se levant comme si la discussion était terminée sous prétexte que lui a dit ce qu’il avait à dire. Allez, viens, on rentre.

Il me tend la main. Je sens mes pieds se planter fermement dans la neige. Mes jambes commencent à le suivre instinctivement, comme elles l'ont toujours fait. Ma main se lève vers la sienne. Mais au moment où mes doigts s'apprêtent à toucher sa paume, quelque chose en moi se casse net. Se casse physiquement. C'est comme si j'étais une machine et que les engrenages à l'intérieur de moi se bloquaient soudain en grinçant, comme si mes muscles se court-circuitaient et interdisaient à mon corps de bouger.

– Non, dis-je fermement, avec la voix de quelqu'un d'autre.

Il reste immobile et me regarde de toute sa hauteur. Désarçonné parce que je ne lui ai jamais dit non de toute ma vie. Il s'appuie sur un pied puis sur l'autre, incline très légèrement la tête, à la manière d'un chien. Une bouffée d'air s'échappe de ses lèvres souriantes et il ouvre la bouche. Mais hors de question que je le laisse sortir la petite réplique spirituelle que son esprit est en train de concocter.

– Tu ne comprends pas !

J'aurais hurlé si je n'avais pas serré les dents.

– Je ne comprends pas quoi ? demande-t-il une octave trop haut, en regardant autour de nous comme si quelqu'un d'autre était là pour lui expliquer.

– Tu es mon frère.

Je sens les mots dévaler ma gorge comme une avalanche.

– Pas celui de Kevin !

– Je sais ! C'est quoi, ton problème ?

Je me lève. Je ne peux pas le laisser se dérober avant qu'il connaisse la vérité. Avant que je lui aie raconté ce qui s'est passé.

– Si tu le sais, alors pourquoi il est tout le temps chez nous ? Pourquoi tu continues à le ramener avec toi ? Il a une famille !

Ma voix flanche, et je ne peux retenir mes larmes.

– Jusqu’à maintenant, ça ne t’a jamais posé de problème qu’il soit là. En fait, c’est presque le contraire.

Sa phrase reste suspendue dans l’atmosphère comme un écho. Je lève les yeux vers lui. Même dans le brouillard de mes larmes, je devine qu’il est en colère.

– Comment ça, le contraire ? je demande en frémissant.

– Eh bien, il est peut-être temps de laisser tomber ton petit crush de gamine, Edie. À un moment donné, c’était mignon, drôle, même, mais ça a perdu de son charme, tu ne trouves pas ? Apparemment, ça te rend... méchante. Je ne te reconnais pas.

Et puis il ajoute, comme pour lui-même :

– En fait, j’aurais sûrement dû le voir venir. C’est marquant parce que Kevin et moi, on en parlait tout à l’heure justement.

– Quoi ? je souffle, à peine capable de donner le moindre volume à ce mot.

Je n’en reviens pas. Je n’en reviens pas qu’il l’ait vraiment fait. Il a réussi à retourner mon frère – mon véritable meilleur ami, mon allié – contre moi.

– Laisse tomber, rétorque sèchement Caelin en levant les mains en l’air tandis qu’il s’éloigne.

Et, comme impuissante, je le regarde rapetisser, passer de la couleur au noir et blanc, à l’image de tout ce qui m’entoure. Je reste clouée sur place un bon moment, essayant de trouver comment suivre, comment me déplacer – comment exister dans un monde où Caelin n’est plus de mon côté.

Cette nuit-là, je ferme doucement la porte de ma chambre. Je tourne le verrou à quatre-vingt-dix degrés sur la droite et je tire de toutes mes forces sur la poignée, juste pour être sûre. Ensuite, je me retourne et je regarde mon lit, les draps,

la couverture, propres et disposés à la perfection. Impossible de tenir une minute de plus sans raconter ce qui s'est passé. Je sors mon téléphone de ma poche et m'apprête à appeler Mara. Mais je m'arrête.

J'allume le plafonnier et la lampe sur mon bureau, et puis je sors mon sac de couchage qui est rangé sur l'étagère du haut de mon placard. Je le déroule par terre en essayant de penser à tout sauf à la raison pour laquelle je ne peux me résoudre à dormir dans mon lit. En un mouvement entre la chute et l'effondrement, je m'allonge sur le sol de ma chambre. Je tire mon oreiller sur ma tête et je pleure tellement fort que j'ignore si ça s'arrêtera jamais. Je pleure pendant des jours, me semble-t-il. Je pleure jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de larmes, comme si je les avais toutes épuisées, comme si j'avais cassé mes foutus canaux lacrymaux. Mes pleurs se réduisent alors à des sons : halètements et reniflements. J'ai l'impression que je pourrais m'endormir et ne pas me réveiller – en fait, je l'espère presque.

S'il existe un enfer, il doit ressembler à la cantine d'un lycée*. C'est le jour de la rentrée après les vacances de Noël. Et j'essaie vraiment de retourner à ma vie. Comme elle était avant. Comme j'étais avant.

Je sors de la file et balaie la salle du regard pour retrouver Mara. Je finis par la repérer, qui agite le bras au-dessus de sa tête à l'autre bout du réfectoire bondé et bruyant. Elle a réussi à nous trouver une place près des fenêtres, dans le coin où il y a des courants d'air. Chacun de mes pas est contrarié par quelqu'un qui me coupe la route, crie, cherche à être entendu par-dessus la cacophonie mais ne fait qu'ajouter au désordre général.

– Hé ho! me hèle Mara tandis que je m'approche. Stephen est arrivé tôt et nous a gardé cette table.

Elle affiche un immense sourire, ce qu'elle fait à longueur de journée depuis qu'on lui a enlevé ses bagues la semaine dernière.

– Cool.

Je sais que dégoter cette table, c'est comme décrocher le gros lot. Ici, on sera invisibles, moins des cibles que

* Au États-Unis, le lycée commence à partir de la classe de troisième. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

d'habitude. Pourtant, je ne parviens qu'à esquisser un petit sourire à l'attention de Stephen.

Stephen Reinheiser, alias le Gros, est un gentil garçon discret avec qui on travaille sur l'album de promo du lycée et qui déjeune parfois à la même table que nous. Ce n'est pas vraiment un ami. Plutôt une connaissance. Il n'est pas le même genre de *nerd* que Mara et moi. Nous, on est inscrites à des clubs et on fait partie de l'orchestre du lycée. Alors que lui n'a sa place nulle part, à vrai dire. Enfin, peu importe, parce qu'il existe entre nous une compréhension tacite. On le connaît depuis le collège. On sait que sa mère est morte quand on était en cinquième. On sait que son expérience a été tout aussi tragique que la nôtre, voire plus. Et donc on veille les uns sur les autres. Alors, si l'un de nous parvient à décrocher une table potable, elle est pour nous tous sans qu'on ait à expliquer pourquoi c'est important.

– Edie ? m'apostrophe Stephen d'un ton hésitant, comme à son habitude. Euh, je me demandais si tu voulais qu'on bosse ensemble sur l'exposé d'histoire pour le cours de Simmons ?

– Quel exposé ?

– Celui dont il a parlé ce matin. Tu sais, il nous a remis une liste de sujets possibles.

Je ne m'en souviens absolument pas. Ça doit se voir car Stephen ouvre son classeur en souriant et en extrait une feuille de papier qu'il fait glisser vers moi.

– Je pensais prendre « Christophe Colomb : héros ou scélérat ? ».

Je pose les yeux sur les différents thèmes, pour la première fois j'en suis sûre.

– Ah. OK. Ouais. Ça me paraît bien. Christophe Colomb.

Mara sort son miroir de poche et examine pour la millionième fois ses nouvelles dents en passant sa langue sur leur surface lisse.

– Est-ce que ça fait ça à tout le monde, les dents ? demande-t-elle d'un air absent.

Mais avant qu'on ait pu lui répondre, notre table est assaillie par une volée de grains de maïs.

– Beurk, putain ! hurle Mara.

Elle secoue la tête et les petites boules jaunes dégringolent par terre les unes après les autres. La piste des munitions me mène à une table de mecs de seconde, une bande de sportifs tous vêtus du même blouson pathétique de l'équipe 2. Pliés en deux sur leur chaise, ils sont morts de rire en regardant Mara peigner ses longs cheveux avec ses doigts. J'entends sa voix, presque comme un écho dans ma tête : « J'ai tout enlevé ? » Je la regarde, mais j'ai l'impression que la scène se passe loin, au ralenti. Stephen pose son sandwich à la mortadelle sur son sachet en plastique et se racle la gorge. On dirait qu'il s'apprête à faire quelque chose. Mais il se contente de baisser les yeux comme s'il se concentrait tellement sur son foutu sandwich que cela ne lui laisse absolument aucun espace pour penser à autre chose.

– Feu ! crie quelqu'un.

Ma tête se redresse juste à temps pour voir l'un d'eux – le mec au sourire de veau et au visage boutonneux – ajuster son tir, la cuillère en métal en position pour me balancer des petits pois vert pâle en pleine figure. Son index appuie légèrement sur la pointe de sa catapulte.

Et en un éclair, une sorte de lumière blanche et chaude passe devant mes yeux, se fixe sur mon cœur qu'elle fait battre de façon incontrôlable. Je me lève de mon siège avant même d'avoir compris comment mon corps a pu se déplacer aussi vite sans l'intervention de mon cerveau. Face-de-cratère me regarde en plissant les yeux, son sourire s'élargit sous les encouragements de ses camarades de table. Son doigt relâche la catapulte. La cuillerée de petits pois me frappe en

pleine poitrine avant de tomber par terre en émettant de très légers bruits sourds que je jure entendre malgré le brouhaha environnant.

Soudain, la planète sort de son orbite, s'arrête et plonge dans le silence pendant un court instant, tandis que tous les yeux du monde sont rivés sur moi qui suis debout avec une bouillie de petits pois étalée sur mon tee-shirt. Puis le temps repart en avant – l'instant est passé. Et une cacophonie soudaine résonne dans la cafétéria. La Terre reprend sa rotation autour du Soleil. L'ensemble des «ooooohhhhh» du réfectoire, les cris, les rires inondent mon corps. Mon cerveau est en surchauffe. Et alors je cours, je m'en vais, tout simplement.

Je sais que Mara me regarde quitter en trombe la cantine, ses paumes tournées vers les lumières fluo abrutissantes, qu'elle articule : « Qu'est-ce que tu fais ? » Je sais que les yeux de Stephen vont de moi à Mara à son sandwich à la mortadelle, qu'il est bouche bée. Mais je ne peux pas m'arrêter. Je ne peux pas me retourner. Je ne peux pas revenir dans le réfectoire. Jamais. Sans un mot, sans permission, sans la moindre pensée cohérente dans ma tête hormis « tire-toi de là », je me tire de là.

Une fois dans le couloir, je marche vite. J'arrive à peine à respirer, quelque chose m'étrangle de l'intérieur. Mes pieds courent dans le couloir en pilote automatique, gravissent l'escalier à la hâte, en quête d'un lieu – n'importe lequel – où être, c'est tout. Je m'engouffre par les doubles portes de la bibliothèque, et j'ai l'impression d'être sortie du bâtiment. Curieusement, ici, les choses sont plus légères, tout évolue à un rythme plus normal, ce qui encourage mon cœur à ralentir tandis que je me tiens à l'entrée de la salle. Il n'y a qu'une poignée d'élèves disséminés dans toute la bibliothèque. Personne ne prend la peine de lever les yeux pour me regarder.

La porte derrière le comptoir de prêt s'ouvre et Mme Sullivan entre, les bras chargés de livres. Elle me sourit d'une façon très chaleureuse.

– Bonjour. Que puis-je faire pour toi ? demande-t-elle en posant les ouvrages sur le bureau.

« Cachez-moi, ai-je envie de répondre. Cachez-moi du monde. Et ne m'obligez jamais à franchir ces portes pour retourner là-bas. » Mais je ne dis pas ça. Je ne dis rien. Je n'en suis pas capable.

– Entre donc. Voici la fiche d'inscription, m'explique-t-elle en plaçant un porte-bloc devant moi.

Je prends le stylo qui y est accroché avec un bout de ficelle. J'ai l'impression d'avoir entre mes doigts une baguette pour manger, ma main tremble lorsque j'appuie le stylo sur le papier. On est censé donner la date, son nom, l'heure, et l'endroit du bâtiment d'où l'on vient. On est obligés de faire ça chaque fois que l'on arrive ou que l'on va quelque part.

Mme Sullivan regarde le gribouillis supposé être mon nom.

– Et comment tu t'appelles, déjà ? demande-t-elle gentiment.

– Eden, je réponds tout bas.

– Eden, d'accord. Et d'où viens-tu ?

Je n'ai pas rempli cette case.

J'ouvre la bouche mais rien ne sort au début. Elle pose les yeux sur moi et m'offre de nouveau un sourire.

– Déjeuner. Je n'ai pas de passe pour venir ici, je lui confesse en ayant l'impression d'être une fugitive.

Je sens mes yeux s'emplir de larmes alors que je la regarde de l'autre côté du bureau.

– Ce n'est rien, Eden, dit-elle doucement.

Je tamponne mes yeux avec ma manche.

– Tu sais, je crois que j'ai quelque chose pour ça.

D'un mouvement de la tête, elle désigne mon tee-shirt.

– Pourquoi ne pas venir dans mon bureau ?

Elle pousse le battant sur le côté du comptoir et m'invite à entrer dans la pièce qui se trouve derrière.

– Assieds-toi, dit-elle en fermant la porte.

Elle fouille dans l'un des tiroirs de son bureau dont elle sort des stylos, des crayons et des surligneurs. La pièce est lumineuse et chaleureuse. Dans un coin, une table entière est occupée par différentes plantes. Au mur, elle a épinglé des affiches sur les livres et les libraires, notamment cette grande image avec le mot « LISEZ » et le président qui sourit, un bouquin entre les mains. « UNE PIÈCE SANS LIVRE EST COMME UN CORPS SANS ÂME – CICÉRON », dit un autre poster.

– Ha ha ! Le voilà !

Elle me tend l'un de ces stylos pour enlever les taches.

– J'en garde toujours un à portée de main. Je suis sacrément maladroite, et je renverse tout le temps des trucs sur moi.

Elle sourit en me regardant presser la pointe spongieuse du marqueur sur mon tee-shirt.

– Je vous en supplie, ne m'obligez pas à retourner là-bas, j'implore, trop désespérée et épuisée pour prendre la peine de donner l'impression de ne pas l'être. Vous croyez que je pourrais être bénévole pendant l'heure du déjeuner à partir de maintenant ? Ou n'importe quoi d'autre ?

– J'aimerais pouvoir te répondre oui, Eden.

Elle s'arrête pour froncer les sourcils.

– Malheureusement, nous avons déjà notre quota maximum de bénévoles sur ce créneau. Néanmoins, je pense sincèrement que tu serais un formidable plus pour l'équipe. Y a-t-il un autre créneau susceptible de t'intéresser, peut-être pendant une heure de permanence ?

– Vous êtes absolument sûre qu'il n'y a plus de place ?

Parce que vraiment, vraiment, je ne peux plus aller à la cantine.

Je sens mes yeux chauffer et s'embuer de larmes.

– Puis-je te demander pourquoi ?

– C'est... personnel, je crois.

En réalité, c'est surtout humiliant. Trop humiliant de retourner à la cantine, de devoir se cacher et d'être malgré tout bombardée de nourriture sans rien pouvoir y faire pendant que vos amis sont trop flippés pour prendre votre défense ou la leur. Particulièrement quand vous venez de subir une agression dans votre propre maison – dans votre propre lit – et que là-bas non plus, vous ne pouvez même pas vous défendre, alors que c'est le seul endroit censé être sûr. Pour toutes ces raisons, c'est personnel. Et je ne peux pas vraiment répondre à ce « pourquoi », pas quand cette femme me regarde avec autant de gentillesse en s'attendant à une réponse qui lui laissera la possibilité d'agir. Mais comme mon problème n'est pas du genre de ceux qu'elle peut résoudre, je m'éclaircis la voix et répète :

– Simplement personnel.

– Je comprends.

Elle regarde ses ongles et sourit tristement. Je me demande si elle comprend réellement ou s'il s'agit juste d'une réponse toute faite.

Pile au moment où je m'apprête à me lever pour partir, quelque chose change sur son visage. Elle me regarde comme si elle allait me laisser devenir quand même benévole, comme si elle allait me prendre en pitié.

– Bon. J'ai bien une idée qui me trotte dans la tête depuis un moment, quelque chose qui pourrait éventuellement t'intéresser.

Je me rapproche d'elle en m'avançant tout au bord de mon siège.

– J’envisage de monter un groupe avec des élèves, un club de lecture qui se réunirait à l’heure du déjeuner. Il serait ouvert à toutes les personnes qui souhaiteraient lire quelques ouvrages ne figurant pas au programme. En gros, ce serait une sorte de groupe de discussion informel. Est-ce que ce que je te raconte là pourrait t’intéresser ?

– Oui ! Carrément, oui, oui. J’adore les livres !

Et puis, plus calmement, j’ajoute :

– Enfin, j’adore lire, alors je crois qu’un club de lecture, euh... ce serait génial.

Je dois obliger ma bouche à arrêter de parler.

– D’accord, eh bien, formidable. Bon, d’après le règlement de l’établissement, pour être officiellement reconnu, un club doit compter au moins six membres. Donc, avant toute chose, connaîtrais-tu des gens susceptibles d’être intéressés ?

– Je crois, oui, deux personnes, peut-être. Une à coup sûr.

– C’est un début... Un bon début. Si tu souhaites vraiment t’investir, je vais te demander un peu de travail de terrain, d’accord ? Parce que, en résumé, mon seul rôle est de conseiller, de faciliter les choses, le groupe en lui-même est essentiellement géré et organisé par les élèves : c’est votre projet, pas le mien. Cela te paraît clair ?

– Oui, oui. Et donc qu’est-ce que je vais devoir faire, pour que le groupe existe ?

– Tu pourrais commencer par concevoir des flyers et les placarder un peu partout dans l’établissement. Pour voir déjà si on parvient à intéresser suffisamment de monde.

– Je peux faire ça. Je peux faire ça tout de suite !

Mme Sullivan rit discrètement.

– Rien ne t’oblige à t’en occuper maintenant – même si j’apprécie ton enthousiasme. À vrai dire, rien ne t’oblige à t’en occuper tout court, tu peux prendre le temps d’y réfléchir, si tu veux.

- Je suis sûre de moi. Je veux le faire, vraiment.
 - D'accord. Très bien, alors. Je me chargerai de la pape-rasse cet après-midi, qu'en dis-tu ?
 - Génial ! je m'exclame d'une voix très aiguë et tremblante tandis que je repousse une envie de bondir par-dessus le bureau pour lui sauter au cou. Je trouve ça carrément génial !
- Je me mets immédiatement à concevoir les flyers et, à la fin de la journée, les murs du lycée en sont placardés.

Samedi matin, à dix heures précises, on sonne. Je crie «j’y vais» depuis ma chambre, mais maman est plus rapide. Quand j’arrive dans le salon, elle est déjà en train d’ouvrir la porte.

– Bonjour, tu dois être Stephen ! Entre donc, je t’en prie, ne reste pas sous la pluie.

– Merci, madame McCrorey, dit-il en franchissant prudemment le seuil et en répandant des gouttes d’eau partout sur le sol, ce qui, je le sais, anguisse secrètement maman.

Sans bouger, je regarde Stephen Reinheiser confier son imperméable et son parapluie à ma mère. Je regarde cette personne qui me connaît sous un jour très spécifique franchir une limite tacite et commencer à me connaître sous un jour complètement différent.

– Tu peux laisser tes baskets ici, sur le paillason, lui explique maman afin de s’assurer qu’il retire bien ses chaussures mouillées avant d’oser poser le pied sur la moquette.

Stephen vient de pénétrer dans une maison où les chaussures sont bannies. Tandis que je l’observe qui entre en chaussettes dans mon salon avec une mine gênée, je me rends compte que lui aussi a des limites.

– Salut, Stephen, finis-je par dire en m’efforçant de sourire.

Il me rend mon sourire, visiblement soulagé de me voir.

– Eh bien, euh, entre. J’ai pensé qu’on pourrait s’installer sur cette table pour travailler.

– D’accord, marmonne-t-il en me suivant dans la salle à manger.

On s’assied et Stephen sort un cahier de son sac à dos. Je réajuste la pile de livres sur Christophe Colomb que j’ai empruntés à la bibliothèque.

– Alors, on bosse sur quoi, Minnie? demande mon père trop fort en apparaissant soudain sur le seuil entre la cuisine et la salle à manger, muni d’une tasse de café fumant.

Stephen sursaute avant de se retourner sur son siège pour regarder mon père.

– Papa, je te présente Stephen. Stephen, je te présente mon père. On prépare un exposé sur Christophe Colomb.

J’essaie de l’implorer en silence de ne pas s’éterniser. Quand ils ont su que j’invitais un garçon à la maison, papa et maman en ont fait tout un plat. Je leur ai dit avant qu’il arrive que ce n’était pas ce qu’ils imaginaient. Je ne pense même pas à Stephen en ces termes-là. À mon avis, je ne penserai jamais à personne en ces termes-là.

– Héros ou scélérat, précise Stephen.

– Ah. Hum. D’accord, dit papa en me souriant avant de retourner dans le salon.

– Qui est Minnie? murmure Stephen.

– Va savoir, je lui réponds en levant les yeux au ciel.

– Alors, tu n’es pas venue à la cantine cette semaine? dit-il comme si c’était une question. Désolé.

– Désolé pour quoi?

– Pour ce qui s’est passé lundi. Le midi. Je regrette de ne pas avoir dit quelque chose. J’aurais dû. Je déteste ces mecs. Ce sont des crétins.

Je hausse les épaules.

– Est-ce que Mara t’a parlé du club de lecture ?

Il hoche la tête.

– Tu viendras ? Il faut que des gens s’inscrivent. Au moins six personnes. Mme Sullivan est vraiment sympa. Elle m’a autorisée à rester à la bibliothèque toute la semaine.

J’essaie de rendre cela plus cool que ça ne l’est en réalité.

– Je crois qu’elle comprend, tu vois ?

– Qu’elle comprend quoi ?

– Eh bien, euh... comment ça se passe. Le fait qu’il y ait toutes ces bandes débiles, et ces règles que tu es censé suivre alors qu’elles ne riment à rien. Tout ça, quoi, tu me suis ?

Je m’arrête car j’oublie parfois qu’on n’est pas supposés parler de ces choses-là. On est supposés les accepter. Avoir l’impression que c’est nous qui avons un problème. Et l’idée est qu’on se débrouille comme si c’était le nôtre alors que ce n’est pas le cas.

Pourtant, il me fixe des yeux bizarrement.

– Enfin, tu comprends, n’est-ce pas ? je lui demande.

« Comment pourrait-il ne pas comprendre ? », je songe. Parce que bon, y a qu’à le regarder. C’est un geek absolu. En surpoids. Qui n’a pas d’amis.

– Ouais, dit-il lentement. Ouais, je comprends. Personne ne l’a jamais formulé comme ça, je crois.

Il me regarde comme il ne m’a jamais regardée jusqu’à présent, comme si je lui avais révélé un grand secret dont il n’avait pas connaissance.

– Eh bien, réfléchis-y, en tout cas. Au club de lecture.

Je me tais et je respire un bon coup.

– Et donc, Christophe Colomb ?

– Oui, dit-il d’un air absent.

– Alors, à ton avis ?

J’essaie d’orienter notre conversation vers notre exposé, de l’éloigner de toute cette honnêteté dangereuse.

– Héros ou scélérat ?

– J'en sais rien, répond Stephen, toujours préoccupé. J'ai lu sur Internet que des tas de gens étaient arrivés avant Christophe Colomb. Bien sûr, les autochtones, qui vivaient là depuis toujours. Mais aussi les Vikings. Et ensuite des gens venus d'Afrique et même de Chine, qui ont débarqué ici avant lui.

– Oui, j'ai lu la même chose.

– On a plutôt l'impression que Colomb a été le dernier à découvrir l'Amérique, pas le premier, ajoute Stephen avec un rire.

– C'est clair. Et je me suis plongée dans tous ces livres que j'ai empruntés à la bibliothèque.

J'en ouvre un que je fais glisser vers lui.

– Tu savais qu'il enlevait plein de gens à qui il coupait les oreilles, le nez ou autre avant de les renvoyer dans leur village pour qu'ils servent d'exemple ?

Je pointe un doigt vers l'une des illustrations.

– En gros, ils prenaient tout ce qu'ils voulaient.

Pendant que je parle, Stephen lit des passages du livre.

– Exactement : nourriture, or... esclavage... viol.

Ce mot me fait grimacer, mais Stephen poursuit sa lecture.

– Merde, apparemment, on demandait à la population de fournir une certaine quantité d'or, une quantité impossible à réunir pour n'importe qui, et quand les gens n'y arrivaient pas, on leur coupait les mains et ils saignaient à mort ! Et quand ils s'échappaient, on envoyait des chiens à leurs trousses, et après, on les brûlait vifs ! Quelle bande de tarés ! conclut Stephen en levant enfin les yeux vers moi.

– Bon, je crois qu'on a notre point de vue. Scélérat, pas vrai ?

– Ouais, scélérat. Pourquoi est-ce qu'on a décidé d'avoir

une journée dédiée à Christophe Colomb*, déjà ? On devrait supprimer ce jour férié, lance-t-il avec un grand sourire.

– C'est vrai. Ce n'est pas parce que quelqu'un a toujours été considéré comme étant incroyable, comme un héros, que c'est forcément la vérité. Que cette personne est vraiment comme ça.

Stephen hoche la tête.

– Ouais, grave.

– Peut-être que c'est quelqu'un d'affreux. Et que personne ne veut le voir tel qu'il est réellement. Tout le monde préfère croire les mensonges et ne pas voir les dégâts qu'il a causés. Et ce n'est pas juste que des gens puissent faire des trucs horribles sans jamais avoir à en payer les conséquences. Ils continuent comme si de rien n'était et tout le monde croit...

Je m'arrête parce que j'ai du mal à reprendre mon souffle. En voyant l'air perdu de Stephen, je me rends compte que je ne parle probablement pas uniquement de Christophe Colomb.

– Ouais, répète Stephen. Je... je trouve aussi, je suis totalement d'accord.

– OK. OK, bien.

– Hé, tu sais ce qu'on devrait faire ? demande Stephen dont les yeux s'illuminent. On devrait fabriquer des affiches du style « avis de recherche » pour Colomb et ses hommes. Avec la liste de leurs crimes et tout.

Il sourit.

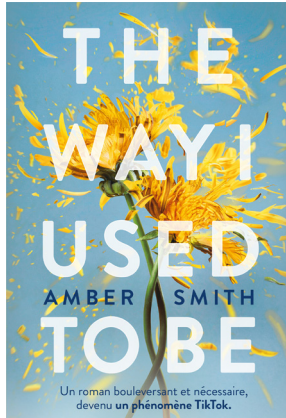
– T'en penses quoi ?

– Ça me plaît bien, je lui réponds en lui rendant son sourire.

* Il s'agit de Columbus Day, jour férié en octobre aux États-Unis.

The Way I used to be

Amber Smith



« Les quatorze années précédentes n'ont été qu'une répétition générale pour me préparer à bien la fermer maintenant. »

UNE NUIT, LE MONDE D'EDIE BASCULE ET SES CERTITUDES VOLENT EN ÉCLATS. Une nuit où le meilleur ami de son frère la viole et la laisse anéantie. Alors Edie enterre au plus profond de son être celle qu'elle était. Les amies, les mecs, plus rien ne pourra jamais être comme avant. Désormais, elle prendra tous les matins le chemin du lycée les poings serrés et les yeux secs.

Une parole à vif. Le combat acharné d'une adolescente victime de viol pour trouver la force de continuer à vivre et à aimer.

Cette édition électronique du livre
The Way I used to be
d'Amber Smith
a été réalisée le 3 octobre 2023
par Maryline Gatepaille et Melissa Luciani
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
(ISBN : 978-2-07-519565-2 – Numéro d'édition : 600022).

Code produit : U58199 – ISBN : 978-2-07-519567-6
Numéro d'édition : 600024

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.